

Editorial



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/257>

DOI : 10.4000/grm.257

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

« Editorial », *Cahiers du GRM* [En ligne], 3 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/grm/257> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.257>

Éditorial

Ce troisième Cahier recueille des analyses consacrées aux processus de politisation des milieux étudiants dans les années soixante en Europe Occidentale. Il s'y agit de retours réflexifs sur des inscriptions politiques, lesquels visent à étudier les effets produits par la conjoncture sur des mobilisations singulières, tout en portant une attention particulière aux propositions organisationnelles et théoriques qui en découlent. Ces contributions ambitionnent moins de rendre compte des facteurs qui constituent cette conjoncture, que de reconstruire la mémoire vivante de certains processus qui la composent, saisis dans leur singularité. Cette singularité est toutefois analysée à partir des effets de sur-détermination des facteurs macro-conjoncturels qui ont fait l'objet de plusieurs études historiques et sociologiques. La spécificité des recherches qu'on livre ici au lecteur consiste par conséquent à analyser le « dire-vrai » sous conjoncture, c'est-à-dire les modifications, les innovations et les torsions que la théorie subit à partir des luttes concrètes, et à cerner les formes de contestation en tant que réponses concrètes – élaborées dans des contextes spécifiques – à des problèmes imposés par la dynamique de la contestation et par la confrontation que les militants engagent avec les autorités publiques. Il s'agit par conséquent de restituer au lecteur l'intelligibilité de certaines des séquences les plus emblématiques de la « saison rouge »¹, dans les paroles des acteurs de l'époque.

¹ Nous nous approprions une indication de Jean-Claude Zancarini lors de la présentation du deuxième Cahier - consacré à « La séquence rouge italienne » - qui eut lieu le 29 mars 2012 à l'Université de Liège. Sur l'utilisation du terme « saison » voir Pierre GIRARD, Laurent SCOTTO D'ARDINO, Jean-Claude ZANCARINI, « Littérature et “temps des révoltes” », in Marc Lazar, Marie-Anne Matard-Bonucci (éd), *L'Italie des années de plomb. Le terrorisme entre histoire et mémoire*, Paris, Autrement 2010 p. 274-288, en particulier 274-277.

L'étude de cette intelligibilité s'apparente (et s'inspire) fortement à une analyse des « devenirs-révolutionnaire », une notion que Deleuze et Guattari ont forgée afin de soustraire la question de « l'échec des révolutions » aux controverses doctrinales - souvent stériles - et de pouvoir ainsi rendre compte des transformations subjectives qui dépassent les séries causales décrites par les études historiques². Le but est de cerner la spécificité du mouvement étudiant tant dans le cycle de contestation de la saison rouge qu'à partir des formes organisationnelles forgées au sein des sociétés du capitalisme avancé (ou « tardif »), des formes qui constituent un laboratoire des nouvelles subjectivations politiques qui se développent même en dehors et au-delà des enceintes universitaires. Par conséquent, notre intérêt s'est porté moins sur l'impact du mouvement sur la libéralisation des mœurs ou sur son interprétation en termes de « révolte » générationnelle (deux lectures qui constituent par ailleurs l'héritage que les anciens militants revendiquent avec orgueil lors des commémorations officielles), que sur l'ambition de la contestation de faire de l'université le site de l'émergence d'un projet politique visant une transformation révolutionnaire de la culture et du rapport entre l'institution universitaire et le système socio-économique³.

Issues du travail entrepris au sein du séminaire du GRM après la vague de protestations contre l'introduction de la loi LRU en 2009, les recherches livrées ici au lecteur ont ainsi voulu répondre à leur manière à une exigence fixée par l'actualité. D'Athènes à Rome, Londres, Paris, Madrid, l'actualité politique des dernières années a donné le jour à plusieurs flambées de protestations dont l'ampleur et la violence ont parfois évoqué la mémoire des scènes les plus dramatiques des mobilisations de la « saison rouge ». Depuis 2008, la vague de contestation qui a traversé l'Europe bouleversée par la crise

² Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Coyuntura o acontecimiento : La subjetivación revolucionaria en Guattari, Althusser y Deleuze » in *Actuel Marx/ Intervenciones* (Chili), n° 11 : *La sonrisa de los explotados : Huellas y porvenir de la revolución*, Segundo semestre 2011, p. 181-210 (en part. p. 181-182).

³ Nous voyons bien que le volontarisme étudiant est susceptible de déclencher une critique qui récupère la distinction marxienne entre socialisme utopique et socialisme scientifique. Ce type de problématique ouvra en effet un front de lutte interne à la gauche et, en ce qui concerne cette saison, un conflit générationnel entre intellectuels-professeurs et étudiants dont le moment le plus emblématique fut l'accusation de fascisme de gauche que Habermas adressa à Rudi Dutschke, meneur charismatique des étudiants antiautoritaires en 1967 (Voir J. Miermeister (éd.), *Geschichte ist machbar. Texte über das herrschende Falsches und die Radikalität des Friedens*, 1980, Berlin, Wagenbach, 1991, p. 82.)

financière a vu les mots-d'ordre des mouvements nationaux converger dans le refus des projets de réforme des universités inspirés par la stratégie de Lisbonne, fixée en 2000 par les représentants des pays membres de l'Union Européenne afin de développer « l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde d'ici 2010 » sur le marché libre global de la formation et de la recherche scientifiques⁴. Nous nous sommes trouvés face à une nouvelle résurgence d'un cycle de luittes qui s'ouvre dans les années soixante et qui dénonce la crise de l'université et sa fonction sociale. Tout comme à l'époque, cette résurgence s'articule aujourd'hui de façon inéluctable à une crise socio-économique et à une indignation vis-à-vis de l'état des choses, qui amène des salariés et des chômeurs à manifester ensemble leur rejet des plans de rigueur imposés par la gouvernance financière occidentale aux pays (en effet aux couches les plus faibles de leurs populations) touchés par la crise de la dette. Le rapport entre l'institution universitaire et le marché du travail condense à nouveau les interrogations sur l'avenir du continent dans le cadre de la fin de l'eurocentrisme culturel et du déclin économique de l'Occident. En même temps, cette crise économique a permis également de dédouaner des concepts, des mots-d'ordre et des formes de luitte qui étaient tombés dans l'oubli après l'écroulement des pays du socialisme réel dans les années 1990, et d'envisager une reprise du paradigme critique hérité de la tradition marxiste et du mouvement ouvrier. C'est dans cette démarche visant la récupération et la valorisation de cet héritage que trouvent leur inscription les travaux de recherche du GRM.

Bien qu'elles se concentrent sur les trois pays européens qui ont connu les mobilisations les plus significatives (Allemagne, France et Italie), ces analyses étudient spécifiquement la circulation-traduction des mots-d'ordre et des formes de luitte à l'échelle mondiale, c'est-à-dire les effets singuliers sur les mobilisations régionales européennes des événements qui ont marqué la conjoncture internationale. Les études consacrées aux mouvements étudiants et ouvriers se concentrent dans la plupart des cas sur leur évolution nationale, ce qui cause une oblitération de la communication des luittes. Par

⁴ Voir http://ec.europa.eu/research/era/index_en.html. Cf. aussi *Séminaire du GRM*, séance du 26 septembre 2009: <http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1106/files/2013/01/GRM.3.Introduction.pdf>. Version partiellement publiée in G. SIBERTIN-BLANC, « Crise et luittes étudiantes : dialectique de politisation et questions de méthode » in *Actuel Marx*, n° 47, 1er semestre 2010, *Crises, révoltes, résignations*, Paris, PUF, p. 63-79 – en particulier Note 2.

« traduction » des mots-d'ordre et des formes organisationnelles, nous entendons, d'une part la jonction possible entre une présentation événementielle (c'est-à-dire une vérité existant à son degré maximal) et un « (in)existant », c'est-à-dire une vérité existant de façon minimale dans un autre monde⁵, et de l'autre les effets de leur introduction dans des contextes nationaux et régionaux surdéterminés par leurs facteurs spécifiques. Il s'agit cependant moins de reconstruire les mutations du signifiant des mots-d'ordre et les modalités variables de l'application des formes d'organisation dans des contextes différents, que de cerner de l'intérieur les effets de politisation, de solidarité et de convergence des luttes différentes que ces événements produisent au sein des milieux étudiants européens. Cela signifie indiquer la construction subjective de l'« espace vide » d'une décision à prendre, l'option d'une alternative politique à l'ordre intouchable des démocraties occidentales de l'après-guerre. Selon Marcuse, les deux piliers de cet ordre « intouchable » étaient le progrès technique et le communisme international, ce dernier remplaçant idéologiquement le fascisme comme ennemi intérieur. Dans les pays du capitalisme avancé,

les anciens conflits au sein de la société se modifient sous la double (et mutuelle) influence du progrès technique et du communisme international. Les luttes de classe et l'examen des “contradictions impérialistes” sont différés devant la menace de l'extérieur. Mobilisée contre cette menace, la société capitaliste a une cohésion interne que les stades antérieurs de la civilisation n'ont pas connue.⁶

Cette mobilisation permanente avait également un effet économique positif et pacificateur : parce que « la mobilisation contre l'ennemi est un puissant stimulant de production et d'emploi, elle entretient un niveau de vie élevé »⁷. Les années soixante sont traversées par des turbulences de cet ordre qui brisent le cadre idéologique pacifié. La contestation s'attaque à la trahison des valeurs affichées par les démocraties occidentales, que les étudiants voient comme étant en contradiction évidente avec les politiques de répression des mouvements de libération dans le tiers-monde (Vietnam), et avec la complaisance vis-à-vis du bloc soviétique. Cette indignation devient le mobile

⁵ Sur notre appropriation de cette conceptualité badousienne voir Livio BONI, «La conjoncture chez le premier Gramsci » in *Cahiers du GRM 1, Penser (dans) la conjoncture* (<http://grm.revues.org/171>).

⁶ Herbert MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, tr. fr. Paris, Editions de Minuit, 1989.

⁷ *Ibid.* p. 47.

d'une contestation qui se nourrit de l'affrontement avec l'appareil répressif et qui converge avec des luttés sociales.

La décolonisation et les guerres de libération dans les pays du tiers-monde – qui étaient en train de transformer les rapports entre centre et périphérie et de redéfinir les rapports entre les Economies-Monde – ont contribué de manière déterminante au déclenchement et au déroulement des séquences de lutte animées par les étudiants dans les métropoles. La médiatisation de la guerre au Vietnam et des actions entreprises par l'armée américaine, et les protestations aux Etats-Unis, ont constitué un coefficient majeur de politisation et de convergence internationale des luttés. Suivant les analyses de l'impérialisme livrées par Lénine et Trotsky, les étudiants avaient interprété le concept hégélien de totalité comme histoire universelle (*Weltgeschichte*). Par ce biais ils en vinrent à théoriser la nécessité d'opposer à l'agression impérialiste contre le Congo, le Vietnam, et Saint-Domingue, un front de lutte au sein des métropoles du capitalisme. La protestation métropolitaine solidaire des révoltes sociales dans le tiers-monde avait permis de dévoiler les rapports de domination réifiés dans les sociétés occidentales. Loin de se réduire à une simple « solidarité des sentiments », cette dynamique forgea bien plutôt une morale politique dans laquelle l'élément de la protestation, c'est-à-dire l'affect anti-fonctionnel en tant que contenu inconditionné des revendications politiques s'articulait à l'évidence de l'oppression matérielle dans le contexte colonial, une oppression qui n'était plus visible dans les métropoles. C'est sur cette base affective que se fonda le « refus absolu » théorisé par Marcuse et pratiqué par les étudiants européens sur une durée qui trouvait son inscription hypothétique dans un mouvement international. Ce coefficient de politisation a évidemment eu des degrés d'efficacité variables selon les contextes nationaux. Moins intense en France où la guerre d'Algérie avait pourtant provoqué des effets analogues, il va jouer un rôle majeur en RFA où les étudiants anti-autoritaires ne pouvaient pas « accepter les plaintes à propos de l'ethnocide perpétré par le troisième Reich sans les transformer en action contre tout ethnocide actuel »⁸. Et ce d'autant plus que le gouvernement allemand avait autorisé le survol du territoire par les bombardiers américains. Mais les luttés dans le tiers-monde donnèrent également aux étudiants des nouveaux modèles pratiques et des nouvelles

⁸ Oskar NEGt, *Politik als Protest. Reden und Aufsätze zur anti-autoritären Bewegung*, Frankfurt am Main, agi-buch-verlag, 1971, p. 35.

orientations théoriques. Ils opposèrent les intellectuels de gauche qui les avaient taxés de fascistes de gauche ou de blanquistes aux militants et intellectuels impliqués dans les guerres de guérilla. Ils trouvèrent chez Frantz Fanon, Che Guevara, Mao et Régis Débray un autre modèle de conduite, l'union de la théorie et de la pratique qu'ils voulaient traduire et incarner dans les métropoles. Les étudiants forgèrent une autre idée du militantisme, théorisèrent « l'homme nouveau », s'engagèrent dans la lutte en s'appropriant des élaborations théoriques de ces nouveaux guides au point de se fantasmer, parfois avec des dérives tragiques, comme « guérilleros urbains », colonisés des métropoles combattant dans un front international de lutte.

Leur volonté de passer par le « désordre » afin de déclencher un processus d'émancipation relevait d'une attitude qu'ils avaient en commun avec les communistes chinois. Cette attitude consistait à faire fonctionner politiquement la négativité du sujet, son pouvoir de destruction vis-à-vis des ordres établis et des objectivations/aliénations qui soutiennent les formes existantes de la vie sociale. Une telle valorisation du chaos comme pratique de libération rejoignait la notion de refus forgée par Marcuse, qui devint la « base logique » de la praxis révolutionnaire, c'est-à-dire la position subjective de soustraction du sujet face au système social, visant sa négation. Les militants donnèrent un caractère historique à cette position existentielle et volontariste en en faisant la « négation déterminée » du capitalisme avancé au fur et à mesure qu'ils dénonçaient la disciplinarisation que le capitalisme opère sur la subjectivité, son orientation manipulatrice de l'intelligence et de la volonté, des passions, et des désirs. Cela produisit une indignation et une révolte contre l'état de choses imposé par la société : c'est pourquoi un refus concret et efficace ne pouvait que passer par un savoir critique à l'égard de la société contemporaine cernée comme une totalité gérée par la rationalité du capitalisme avancé. Ce savoir critique voulait retourner et détourner les savoirs que le capitalisme produit, répand et mobilise comme autant de moments de sa reproduction.

Nous appelons « saison rouge » la macro-conjoncture qui s'ouvre avec le 20ème congrès du PCUS en 1956 et qui se clôture au moment de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République Française en 1981. Il s'agit d'une saison essentiellement marquée par l'émergence de la « nouvelle gauche » (traduction du syntagme « new left ») et par une avancée des droits des travailleurs et des minorités résultant de la poussée des mobilisations dans

les usines et dans la société. Suivant le contexte socio-politique allemand, français ou italien, différents événements marquent l'ouverture de la « saison rouge » et ont un impact spécifique sur les séquences de politisation que ce Cahier se propose d'analyser. En République Fédérale d'Allemagne c'est la construction du mur de Berlin en 1961 – dans la mesure où elle condense les tensions et les contradictions entre valeurs affichées et *Realpolitik* – qui ouvre une nouvelle saison politique dans laquelle est mise en question la fracture du pays en deux blocs. En Italie c'est la protestation de jeunes ouvriers lors de la révolte de la Piazza Statuto, à Turin entre le 6 et le 9 juillet 1962, contre les accords séparés que certains syndicats avaient signés avec FIAT. Cette révolte marque l'entrée sur la scène politique de l'ouvrier-masse théorisé par les opéraïstes. En France, la guerre d'Algérie produit une mobilisation visant les rapports entre métropole et anciennes colonies, ce qui provoquera une fracture dans le consensus républicain, et permettra à des mémoires des luttes d'être réactivées dans le mouvement de 1968. Cette saison se compose de différentes séquences de lutte dont le degré d'intensité dépend de l'équilibre national et international. Les séquences les plus violentes (et sanglantes) eurent lieu en Italie et en RFA, deux pays qui étaient, contrairement à la France, sous l'égide de l'OTAN et donc sous la tutelle occulte de l'ordre international. Cette phase de l'offensive de la classe ouvrière perd son souffle et s'effondre finalement entre la fin des années 70 et le début des années 80. On peut en indiquer la fin en RFA en 1977 avec les événements de l'automne allemand (la mort des membres du noyau dur de la Fraction de l'armée rouge après l'intervention des forces spéciales allemandes contre le commando palestinien qui avait détourné un avion de la Lufthansa à Mogadiscio). Elle se clôture de façon encore plus emblématique en Italie, le 14 octobre 1980, avec la marche des « colletti bianchi » (« cols blancs », c'est-à-dire les cadres dirigeants et les employés) de FIAT, qui représentaient la majorité silencieuse de la plus importante entreprise italienne, contre les ouvriers qui occupaient depuis des semaines l'usine Mirafiori, le lieu où s'étaient produites les luttes les plus radicales dans les années 1960 et 1970. Cette action détermine la fin de la grève et marque le déclin définitif du mouvement ouvrier dans la péninsule.

La macro-conjoncture de la saison rouge s'ouvre de facto au moment de la mise en place d'une restructuration du capital qui suit la période de croissance économique de l'après-guerre (décliné dans les différents contextes nationaux comme « miracle économique », « boom économique » ou « Trente

glorieuses »). L'appareil universitaire condense progressivement les contradictions des deux instances dans lesquelles il se trouve inscrit : un régime de structures de production économique et un ensemble d'appareils de reproduction idéologique dont il est la pièce maîtresse. L'institution universitaire devient ainsi le lieu d'éclosion de pratiques et de discours dont les enjeux politiques et sociaux la débordent. Cela produit une politisation interne aux pratiques du savoir qui devient une critique des systèmes pédagogiques permettant la reproduction idéologique de la structure sociale et de toute réforme de l'université consistant à la plier aux besoins immédiats du marché du travail. Devant faire face à cette double inscription les étudiants mobilisés essayent d'articuler leur protestation aux luttes sociales et s'appuient sur les analyses consacrées à la restructuration du capital livrées par plusieurs cercles d'intellectuels de gauche depuis 1956. Les groupes d'étude qui se formèrent au sein des Universités oppositionnelles et critiques (de Berlin à Turin et de Nanterre à Trente) essayèrent de s'approprier la possibilité de s'instruire, d'analyser les mécanismes opératoires du pouvoir et de changer de l'intérieur la disciplinarisation sociale en acte tout en la détournant contre le système. Le Savoir dialectique concernant le Tout – pour Lukács, Adorno, Marcuse, et leurs « disciples » révolutionnaires d'après-guerre – était moins la connaissance d'un objet du monde, qu'un regard sur un monde dont le renversement était devenu possible. En Allemagne, en France et en Italie, les étudiants forgèrent leurs repères théoriques par la lecture d'*Histoire et conscience de classe* de Lukács, des auteurs du *Linkskommunismus* des années 1920 et des travaux de l'École de Francfort, qui ont comme élément commun la continuité entre le marxisme critique et la dialectique hégélienne, interprétée à partir de la fonction critique de la négativité, telle que la formulera Marcuse, le seul à assumer jusqu'au bout l'héritage de la théorie critique et son rôle dans les mobilisations. Les analyses des groupes et des mouvements étudiants prolongent les études produites au sein de cercles d'intellectuels depuis la déstalinisation (*Quaderni rossi* et *Quaderni piacentini* en Italie, les revues *Argument* en Allemagne et en France). Les groupes d'étude réhabilitèrent les voix dissidentes qui s'étaient levées contre les dogmes de la Troisième Internationale et prônèrent un marxisme qui se voulait « une science créatrice qui doit se confronter avec toute réalité nouvelle sur la base de la méthode critique qu'est la dialectique et qui doit construire à partir de celle-ci les catégories pour une nouvelle compréhension de l'actualité

concrète »⁹. La politisation des mouvements étudiants se tient donc entre l'affirmation d'une singularité radicale de la condition étudiante et sa saisie comme reflet des conflits de la sphère socio-économique. Entre ces deux pôles s'ouvre un spectre d'innovation politique qui s'insère consciemment au sein des formations discursives marxistes qui dominent les modes d'énonciation et de représentation de l'époque. Toutefois les critiques élaborées au sein du mouvement s'attaquent également aux institutions du mouvement ouvrier – les syndicats et les partis – en contribuant de façon déterminante à l'émergence de nouveaux sujets politiques, appelés « groupes », « nouvelle gauche » ou gauche « extra-parlementaire ».

La critique de la production et de la circulation des savoirs accompagne la recherche d'une autre manière d'organiser et d'expérimenter les modes d'existence de ces savoirs, et de les articuler à des formes d'organisation qui permettent la modification sur le plan de la constitution matérielle. Dans cette recherche la rigueur morale et la tension vers une transformation de l'existence sont indissociables du discours politique et social portant sur les institutions du savoir. Contrairement à l'opinion de la plupart des commentateurs se réclamant de la *Realpolitik*, ces aspects ne sont pas réductibles à une simple « histoire mineure » ou à « une profession de foi démocratique de matrice bourgeoise ». Cette attitude est bien plutôt le fruit de la rencontre entre la décomposition de la civilisation bourgeoise et la crise du mouvement communiste. Le mouvement étudiant des années soixante a fourni à cette double crise un site où des contradictions spécifiques ont pu être formulées, une dernière fois. L'ouverture de ce site a débouché, en dernière instance, sur les tentatives de jonction du mouvement étudiant avec le mouvement ouvrier et l'ambition de construire par ce biais une option révolutionnaire au sein des métropoles occidentales. Cette jonction constitue sans aucun doute le point de saturation historique du mouvement étudiant en tant que tel et en détermine, même selon des modalités variables d'un contexte à l'autre, l'échec. De la conception de l'étudiant comme force-travail, à la critique de la technocratie néo-capitaliste et à l'analyse des convergences entre néo-capitalisme et hiérarchies universitaires, les analyses les plus lucides produites par les mouvements ont énoncé une série de points décisifs : la

⁹ Rudi. DUTSCHKE, « Die Rolle der Antikapitalistischen, wenn auch nicht sozialistischen Sowjetunion für die marxistischen Sozialisten in der Welt » in F. Bölckelmann et H. Nagel (éd.), *Subversive Aktion. Der Sinn der Organisation ist ihr Scheitern*, Frankfurt am Main, Neue Kritik, 1976, p. 171.

critique de la fonction sociale de l'université, c'est-à-dire de son rapport avec le marché du travail dans la société capitaliste-avancée ; la nécessité d'en transformer radicalement l'organisation et l'impossibilité de le faire sans son inscription dans un processus de transformation révolutionnaire de la société capitaliste. Une transformation dont la condition de possibilité était l'articulation du mouvement étudiant au moment antagoniste du système capitaliste : la classe ouvrière. Seule l'alliance entre étudiants et ouvriers pouvait constituer la base d'une transformation réelle du savoir dans les sociétés capitalistes-avancées. Et c'est précisément pour conjurer cette union que les appareils d'Etat se sont déployés et se sont liés aux appareils intégrés des syndicats et des partis, dans la répression de tout potentiel subversif de ce mouvement.

Or, c'est l'héritage problématique des formes de production de cette rencontre étudiants/ouvriers qui fait l'objet d'un véritable refoulement dans la mémoire historique des acteurs de l'époque. Faute de pouvoir approfondir les causes de cette amnésie nous constatons que l'échec des inventions politiques visant à articuler les conséquences de la rencontre entre étudiants et ouvriers a fortement contribué à déterminer le désarroi d'aujourd'hui. L'univers de la « culture » se partage désormais, d'un côté, en une série illimitée de spécialités soumises aux impératifs du profit et du pouvoir, et, de l'autre, en une prolifération confuse de produits culturels destinés à la consommation de masse et qui n'arrive plus à activer aucune tension critique vis-à-vis de l'existant. Les pratiques intellectuelles ne disposent plus des structures – institutions, partis, ou mouvements – qui peuvent en assurer la reproduction ou la transmission dans la durée. La circulation indifférente des objets culturels dans une société fragmentée a comme corrélat l'incapacité d'articuler la fonction critique à la production effective de connaissances positives. Cette incapacité contribue largement à la désorientation de notre époque qui paraît marquer la fin de la « culture » en tant qu'exercice autonome des fonctions intellectuelles. L'éclatement du mouvement ouvrier comme sujet antagoniste et potentiellement révolutionnaire a entraîné la dissolution des formes par lesquelles la civilisation bourgeoise déployait et gérait ses propres tensions critiques vis-à-vis du monde capitaliste. Les sphères autonomes de la culture et du savoir faisaient exister le savoir de la critique sous la forme d'un excès vis-à-vis de toute compétence définie et spécialisée, sans pour autant briser le lien de la fonction critique avec ces compétences.

Dans cette perspective nous cernons dans toute résurgence du mouvement depuis les années soixante un symptôme et une réaction face à l'avènement de cet état de crise des paradigmes culturels. Un état qui s'articule à la crise qui a traversé le mouvement communiste et donc la théorie marxiste jusque-là dominante dans les discours critiques au sein de l'université. Le blocage, puis la dissolution du processus politique qui avait surgi de cette jonction a entraîné une dégradation particulièrement violente et désespérante de la réflexion sur le savoir et la critique. Les questions portant tant sur les réactivations possibles de la fonction sociale du savoir, que sur les prises de distance vis-à-vis du *statu quo* et sur les modalités de transformer cette distance en un refus demeurent aujourd'hui sans réponse. Le travail de récupération de la mémoire des initiatives ici étudiées peut sans aucun doute proposer des critères et des hiérarchies de valeurs différentes de celles qui dominent aujourd'hui et ce travail reste, dans cette mesure, indispensable pour court-circuiter d'emblée toute réactivation mimétique de formes organisationnelles destinées à l'échec. Les pratiques politiques d'aujourd'hui doivent se renouveler, voire se réinventer en fonction des nouveaux rapports de force et des possibles solidarités qui restent à construire entre tous ceux qui subissent l'exploitation capitaliste.